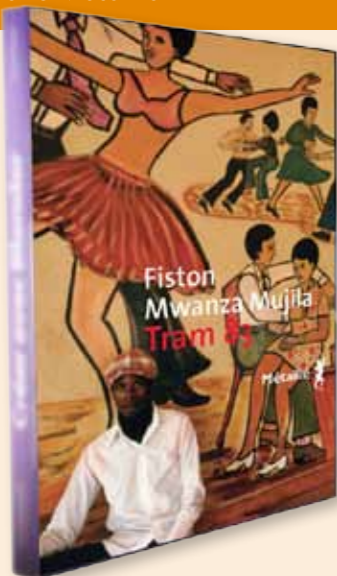


**Tram 83**  
de Fiston Mwanza Mujila  
Éditions Métailié



Voici un premier roman qui augure d'une carrière littéraire prometteuse. L'intrigue se déploie comme une bombe à fragmentation à bord du Tram 83, un bar au cœur de la Ville-Pays où déferlent tous les soirs les paumés de l'Arrière-Pays. On y retrouve les étudiants en grève et les creuseurs en mal de sexe, les canetons aguicheurs, les touristes de première classe et les aides-serveuses, les biscottes et les demoiselles d'Avignon, la diva des chemins de fer et Mortel Combat.

Les métaphores et néologismes de l'auteur accompagnent les personnages dans un pays imaginaire qui se cherche tout en se construisant dans un désordre absolu. Il s'y jouent également des destins particuliers. Celui de Lucien, l'écrivain et dramaturge qui ne vit pas de son art, mais espère un monde intelligent où les polices politiques ne feront plus la loi. En contrepoids, il y a le destin de Requier, qui ne jure que par les magouilles, l'argent facile et le sexe. Quant à Malingeau, l'éditeur et amateur de chair fraîche, son existence se trouve ballottée au gré des bonnes grâces de la foule et de ses amis. La foule, allègre, turbulente complète ces destins que l'on peut retrouver dans chaque bar et rue de Kinshasa ou du quartier Matongué à Bruxelles. Le romancier y mêle poésie, rythmes, et sonorités diverses plongeant le lecteur dans une ambiance effrénée et saccadée à la fois. Fiston Mwanza Mujila renouvelle avec ce roman le réalisme merveilleux des républiques bananières d'Afrique.

LES LIVRES DU MOIS

**Ce que murmurent les collines**  
Nouvelles rwandaises  
de Scholastique Mukasonga  
Éditions Gallimard



Les nouvelles de ce recueil redonnent à la tradition orale la place qu'elle occupait avant le génocide. C'est un tournant dans l'œuvre de Scholastique Mukasonga, prix Renaudot en 2012, qui avait dans ses quatre premiers livres, par le biais de l'autobiographie, autopsié le génocide dans ses recoins les plus infimes. Ici, l'auteur part à la reconquête de son identité, celle que sa mère, Stefania, lui a transmise à travers les contes. Scholastique Mukasonga devient conteuse à son tour. Et de mémoire en mémoire, avec talent et dextérité, elle enchâsse les récits telles les tresses d'une coiffure de femme africaine. Elle nous emporte et avec elle, nous entendons le murmure inlassable de la rivière

Rukarara, les paroles envoûtantes de Titarabi le chien mystérieux, nous vivons l'humanité retrouvée de Cyprien le pygmée. Ce que murmurent les collines se veut apaisant, loin des fracas du génocide. C'est un livre qui nous fait redécouvrir la poésie du kyniarwanda, langue de la chaleur entêtante du foyer, au cœur du murmure des ancêtres. C'est également une plongée dans les fonds baptismaux d'un pays artificiel. Même si « on ne fait jamais le deuil d'un génocide », comme le rappelle Scholastique Mukasonga, ce livre s'érige en réconciliation matricielle.



**Les montagnes bleues**  
de Philippe Vidal  
Préface de Pascal Légitimus  
Éditions Max Milo

Pascal Vidal nous raconte l'histoire d'un marronnage haletant et plein de péripéties. Le marronnage en Amérique, aux Antilles ou dans les Mascareignes étant la fuite d'un esclave pour se soustraire à la cruauté de son maître, retrouvant ainsi sa liberté. Ici, l'action se passe au 18e siècle en Jamaïque. Le maître se nomme John Fenwick et l'esclave Christian. Christian ayant sauvé quelques années auparavant son maître de la noyade est devenu le protégé de celui-ci. Fenwick permettra à Christian de faire des études, le préservera des maltraitances dont étaient victimes les autres

esclaves. Lorsque l'exploitation de canne à sucre de Fenwick fait faillite, ce dernier, pour la sauver, décide avec Stanton, le contre-maître de la plantation, de se débarrasser des esclaves en les assassinant. Christian découvre le plan machiavélique et doit s'enfuir. Il trouve refuge dans les Montagnes bleues, auprès des nègres marrons, qui ont bien avant lui brisé leurs fers. Christian, qui connaît bien les habitudes et les pratiques des maîtres d'esclave, va organiser la guerre contre les propriétaires, tout en instaurant une forme de démocratie dans les Montagnes bleues. La lutte des nègres marrons aboutira en 1739 à un accord historique entre les planteurs et les anciens esclaves.

PROFIL

OUSMANE DIARRA

**Le courage de la plume**

Avec La route des clameurs (Gallimard 2014), son troisième roman, Ousmane Diarra, poète, nouvelliste, conteur et également bibliothécaire, fait acte de témoignage et de courage littéraire.

Par CAYA MAKHÉLÉ

Après Vieux Léopard (2006) et Pagne de femme (2007), romans annonçant le chaos à venir, l'auteur nous invite de plain-pied dans l'enfer de l'intolérance et de la forfaiture islamiste qui a meurtri son pays, le Mali. Si Ousmane Diarra a choisi de parler de la terreur instaurée par les islamistes au nord du Mali, c'est dit-il « parce que son pays a souffert et souffre encore des conséquences de la sinistre occupation par les islamistes ».

C'est à travers le regard d'un enfant que nous découvrons les exactions de ces islamistes. Le père du narrateur est un artiste peintre que les occupants vont s'évertuer en vain à détruire. Qu'ap-

**“ C'est aux musulmans que ces terroristes font le plus de mal. Ma vie ne vaut pas mieux que celles de leurs victimes, des milliers, voire des millions à travers le monde. ”**

porte la parole de cet enfant qui s'est débarrassé de son nom pour se sentir libre ? C'est le regard de l'innocence, pure et sans préjugés, qui ne refuse pas de voir la laideur absolue, et de la décrire avec les mots qu'il faut. Dans ce Mali dont la destruction spirituelle semble programmée, ce sont également des enfants devenus imams qui participent à la mise en œuvre de la terreur de la population. Quel espoir reste-t-il lorsque ceux qui seront les adultes de demain deviennent les maîtres de l'obscurantisme ? « C'est justement cela ma grande préoccupation, affirme Ousmane Diarra. Comment faire pour que la jeu-



nesse africaine échappe à l'emprise de ces aventuriers obscurantistes ? Je pense qu'il faut réhabiliter l'éducation laïque et obligatoire en Afrique. » L'auteur évoque avec réalisme les mœurs dissolues de ces chefs de guerre, notamment la pédophilie du calife Mabu Maba, dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Al-morbidonne. Ceux qui ont subi ces chefs de guerre le savent très bien : trafic de drogue, d'êtres humains, viols collectifs, sont des exactions courantes. L'on est en droit de se demander si l'auteur n'a pas peur qu'à

l'exemple de Salman Rushdie, son roman soit considéré par ceux qui détestent les livres comme un acte sacrilège, et que sa vie soit en danger. La réponse de celui-ci est claire : « C'est aux musulmans que ces terroristes font le plus de mal. Ma vie ne vaut pas mieux que celles de leurs victimes, des milliers, voire des millions à travers le monde. » Réponse d'autant plus pertinente que l'auteur est persuadé qu'un écrivain est un témoin essentiel de la société dans laquelle il vit, comme tous les créateurs d'ailleurs. Il est donc indispensable de témoigner à l'instar d'un Abderrahmane Sissako avec son long métrage Timbuk-

tu, longuement ovationné au Festival de Cannes cette année. L'acte de résistance est ainsi relaté. « Un matin, mon papa a fait apparaître un grand tableau vierge qu'il avait soigneusement caché dans la maison. [...] Il s'est installé dans la rue, devant notre maison. Il s'est mis à crayonner, à peindre. [...] Les gens qui passaient s'arrêtaient pour le regarder comme on regarde un animal sauvage au zoo, qui tourne en rond dans sa cage en fer, qui rugit en vain sa colère. Même moi qui suis son fils, je ne comprenais rien à ce qu'il était en train de dessiner. [...] C'est à la nuit tombante que j'ai vu enfin surgir de ses pinces un vieux cochon... » Dans chacun des romans d'Ousmane Diarra, un homme se lève et dit non à l'inadmissible. Il se bat jusqu'au bout pour défendre la liberté. La route des clameurs, entre révolte et ironie, se termine par les prémices de l'intervention de l'armée française contre les jihadistes avec un chapitre intitulé « Le début du monde ». L'opération Serval sonne alors comme une prémonition, et devient pour le romancier une réponse aux terroristes : « Ils ne vont jamais gagner contre le monde libre. Ils ne vont pas réussir là où les nazis ont échoué. » Au jeune narrateur qui imagine la fin du monde, voyant la terre trembler sous les bombardements, le père répond dans un rire libéré : « C'est le début du monde », il faut certes entendre « un monde nouveau ». ■